EXPOSITIONS REVIEWS

PARIS

Luc Delahaye

Galerie Nathalie Obadia / 7 février - 31 mars 2018

« Récolte ». 2015. Digital C-print. 199 x 260 cm.(© L. Delahaye). *"Harvest"*

La dernière strophe du poème *Strange Fruit*, écrit en 1937 par Abel Meeropol, nous dit à peu près ceci : *Here is a fruit for the crows to pluck/For the rain to gather, for the wind to suck/For the sun to rot, to the tree to drop/Here is a strange and bitter crop!* Au regard des œuvres réunies ici, ces vers reviennent à l'esprit comme une étrange et amère mélodie, tant elles expriment l'abnégation et une résistance tout aussi poignante à changer le cours des choses – le *Sumud,* du titre de l'exposition. Réalisé au fil de séjours réguliers en Cisjordanie, ce projet semble en effet n'avoir ni début ni fin, en témoigne *Intifada deuxième* qui regroupe vingt gros plans de personnages jetant des pierres – issus des planches contact de l'artiste de 2000 à 2017 –, vingt clichés flous ou solarisés sans lieu ni date, vingt bégaiements de l'image comme du réel. Leur font face, quatre « tableaux photographiques » empreints de gravité : deux hommes recueillis sous un arbre, un enfant qui tente de faire reculer son âne, une femme et son enfant sur les genoux sur la banquette arrière d'un taxi, et un homme renversé dans les branches d'un olivier. Leur portée symbolique ou iconique dépasse la scène représentée, et certaines apparaissent même tout droit venues de l'Ancien Testament. Là est la force du travail de Luc Delahaye : cette façon de nous montrer que ce qui doit être vu dans une image, c'est autant le réel immédiat qui y est contenu que la mémoire, la trace dont il est porteur. *Récolte* (2015) en est le parfait exemple, qui fait de la cueillette des olives un bal des pendus digne de Jacques Callot, de Goya ou du sud profond des États-Unis. L'effet est saisissant à double titre, entre la force de ce qui est représenté et l'intensité de ce que nous pouvons, ou nous voulons, y voir.

Charles-Arthur Boyer

Sumud, the title of this show, expresses a mixture of resignation and doggedness. Made during the artist's regular visits to the West Bank, the project seems indefinite. A series bearing witness to the second Intifada comprises twenty close-ups of individuals throwing stones. Taken from Luc Delahaye's contact sheets from 2000-17, these twenty out of focus and overexposed photos, with no indication of date or location, are iterations of an image and of the real. Facing them, four large prints full of gravitas and silence: two young men sit under a tree. A child tries to pull his donkey away. In the rear seat of a taxi, a woman holds her child on her knees. A man hangs upside down in the branches of an olive tree. The symbolic or iconic charge of these images outweighs the scene represented. Some seem straight out of the Old Testament. Delahaye's work is so strong because it shows us that what should be seen in an image is both the immediate reality it contains and the memory, the traces or scars behind this. *Récolte* (2015) perfectly exemplifies this: it transforms a man harvesting olives into a dance of the hanged worthy of Jacques Callot, Goya, or a lynching in the American South.

Translation, L-S Torgoff

PARIS

Neil Raitt

Galerie Chez Valentin / 27 janvier - 24 mars 2018

La peinture est communément pensée comme le médium le plus aisé à vendre. Elle n'est pas difficile à accrocher au mur, au-dessus d'un canapé, dans une salle à manger ou un bureau. Pour beaucoup, elle est considérée comme un simple objet décoratif. Neil Raitt se moque de ces raccourcis et idées reçues en imaginant des installations immersives où la peinture trouble l'espace domestique. Dès l'entrée de la galerie, le visiteur foule une épaisse moquette ocre avant de pénétrer dans un petit salon ou une salle d'attente. Au mur, une peinture sur toile figurant des scènes paysagères répétées est présentée sur un papier peint imprimé de peintures de paysages forestiers et montagneux. L'artiste multiplie les possibilités, manuellement et mécaniquement, pour ouvrir le champ du motif décoratif. Il faut en effet se méfier des apparences. Les œuvres réclament du temps et de l'attention, tout se joue dans la répétition des paysages surannés. Ils se déplacent et se transforment d'une composition à l'autre. Les lumières, les couleurs diffèrent légèrement, parfois un paysage présent sur un papier peint s'hybride avec un autre peint sur une toile. Neil Raitt passe d'un registre à l'autre, allant du réel vers le surréel, de la figuration vers l'abstraction, du romantisme vers le kitsch, de l'image vers l'objet. Les paysages deviennent des espaces de projections infinies, à l'image du paravent-miroir dans lequel se reflètent les peintures et impressions environnantes.

Julie Crenn

Most people think painting is the easiest medium to sell. A painting is easy to hang on a wall, over the sofa, in the dining room or in a study. Many see it as simple decoration. Neil Raitt mocks these simplifications and received ideas by creating immersive installations where painting disturbs the domestic space. Entering the gallery, visitors tread onto thick ocher carpet and then enter a small living room or waiting room. On the wall, paintings show repeated forest and mountain landscapes. Manually and mechanically, the artist uses all kinds of methods for opening up the field of the decorative motif. Appearances are not to be trusted here. The works require time and attention: the key lies in the repetition of the old-fashioned landscapes, which shift and are transformed from one composition to another. The lights and colors vary slightly, and sometimes a landscape on the wallpaper blends with another painted on canvas. Neil Raitt goes from one register to another, from the real towards the surreal, from figuration towards abstraction, from image to object. The landscapes become infinite spaces of projection, like that screen-cum-mirror reflecting the paintings and prints around it.

Translation C. Penwarden

Vue de l'exposition. 2017. (Ph. G. Copitet). *Exhibition view*